

## Critères discursifs pour la distinction espagnole *ser/estar* à partir du français *être*

Jorge Juan Vega y Vega

---

### Citer ce document / Cite this document :

Vega y Vega Jorge Juan. Critères discursifs pour la distinction espagnole *ser/estar* à partir du français *être*. In: L'Information Grammaticale, N. 124, 2010. pp. 16-23.

doi : 10.3406/igram.2010.4074

[http://www.persee.fr/doc/igram\\_0222-9838\\_2010\\_num\\_124\\_1\\_4074](http://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_2010_num_124_1_4074)

---

Document généré le 06/01/2016

# CRITÈRES DISCURSIFS POUR LA DISTINCTION ESPAGNOLE *SER / ESTAR* À PARTIR DU FRANÇAIS *ÊTRE*

Jorge Juan VEGA y VEGA\*

## 1. DU DOUBLE COMPORTEMENT DU VERBE *ÊTRE*

Nous avons essayé d'aborder ailleurs la question linguistique du verbe *être*, dans un double objectif. D'une part, en vue de pouvoir proposer une réflexion théorique générale sur ce verbe. De l'autre, dans le but d'établir pour des apprenants francophones une base discursive permettant de mieux comprendre la distinction « *ser* » / « *estar* » en espagnol. Or, l'expérience en ce terrain a souvent montré que des critères explicatifs strictement « idiomatiques » (à partir de l'espagnol lui-même), peuvent s'avérer moins opératoires, notamment dans une première phase de l'apprentissage. Le nouvel apprenant est souvent incapable de saisir *a priori* une différence d'utilisation aussi subtile que fréquente.

En vue de trouver une autre solution au problème, il nous est apparu qu'une approche efficace pourrait être celle de travailler d'abord *au sein de la langue française elle-même*, la langue maternelle de l'apprenant, en tâchant d'y dégager certaines de ses ressources distinctives (notamment autour du verbe *être*), ce qui aurait pour effet de mieux faire le jour sur la distinction finale en espagnol. À la suite des travaux de Benveniste (1966), nous avons pu conclure que l'actuel verbe *être* obéit à deux natures lexicales différentes fonctionnant souvent dans une espèce d'invisible synergie<sup>1</sup>. Néanmoins, ces deux natures peuvent parfois se démarquer, étant donné un certain fonctionnement autonome de chacune d'entre elles. Tant et si bien que les exemples de ce double comportement ne sont pas rares : « Dans les constructions romanesques futures, gestes et objets seront là avant d'être quelque chose » (Robbe-Grillet, 1963 : 20). Notre démarche générale a été donc de « faire voir » cette apparente « invisibilité ».

Dès lors, l'objet principal de ce travail est de faire le point sur les critères à notre avis les plus révélateurs permettant de mieux apprécier une telle distinction. Trois seraient les domaines discursifs qui mériteraient qu'on s'y attarde davantage. Alliant tour à tour le logique, le syntaxique et le pragmatique, ces critères seraient fort décisifs, et qui plus est, ils composent un seul phénomène dans la communication. Les voici :

a) les catégories de la *qualité* et de l'*état*;

(\*) Groupe de Recherche « LINDOLENEX » (Linguistique appliquée à l'enseignement de la langue étrangère, sa littérature et sa traduction) : <http://alojamiento.ulpgc.es/cgi-bin/servicios/ui/grupos/info.cgi?codgrupo=531>

1. À ce propos, nous avons voulu attirer l'attention sur l'influence historique qu'a exercée l'ancien verbe *ester* sur l'ensemble du verbe actuel *être* (cf. Vega y Vega, 2006, 2008, 2009).

- b) la possibilité syntaxique ou non d'une *construction quantitative*;
- c) les actes de parole de l'*identification* et de la *constatation*.

## 2. LA CATÉGORIE LOGIQUE DE LA *QUALITÉ*

Bien des siècles avant l'apparition de nos langues modernes, Aristote avait déjà établi un ensemble de catégories logiques qui – comme Benveniste (1966 : 63-74) nous le rappelle – ont eu une importance décisive pour la civilisation occidentale en général, et pour les études grammaticales plus particulièrement. Plutôt que comportant un caractère profondément philosophique, les catégories aristotéliennes sont par-dessus tout des *catégories discursives*, et c'est à ce titre qu'elles retiennent notre attention. La preuve en est que pour bien comprendre, par exemple, la distinction d'attribution entre *ser* et *estar* à partir des langues qui n'ont qu'un seul verbe copulatif (c'était déjà le cas du grec ancien), la catégorie aristotélienne de la *qualité* [ποιότης] propose une structuration logique qui clarifie considérablement l'essentiel du problème. Voici la définition aristotélienne de qualité : « J'appelle *qualité* ce qui fait qu'on dit des êtres qu'ils sont de telle façon »<sup>2</sup>. La qualité recouvrirait tout ce que nous pouvons énoncer par des phrases copulatives avec *être* et dont l'attribut serait un adjectif dit « qualificatif ». Or, nous savons que c'est là que se pose le gros du problème dans la distinction de l'espagnol<sup>3</sup>.

Fort curieusement et avant la lettre, le classement que propose Aristote nous fournit un premier paramètre de distinction entre *ser* et *estar* et donc un principe de solution. Selon Aristote, il y aurait fondamentalement trois genres de qualités : a) « capacité » [ἐξίς, *héxis*], b) « disposition » [διάθεσις, *diáthesis*] et c) « affection » [πάθος, *páthos*]<sup>4</sup>. Or,

La capacité diffère de la disposition en ce qu'elle est beaucoup plus durable, beaucoup plus stable [...] Les dispositions, au

2. ARISTOTE, *Catégories*, 8b 25-26, traduit par B. de Saint-Hilaire (1892). Nous suivons la notation classique des textes grecs et latins.

3. Cf. « Construcciones con ser y estar », J. ALCINA y J. M. BLECUA, 1975, 898 sqq. Voir aussi et entre autres, Monge, 1959; Navas Ruiz, 1960; Falk, 1979; Rodríguez, 1982; Molina et Ortega, 1987; Porroche, 1988; Freysselinard, 1990; Vega y Vega, 2000a et 2006, ainsi que le travail de compilation bibliographique de Justo Fernández López, « Verbos copulativos ser y estar » : <http://culturitalia.uibk.ac.at/hispanoteca/Bibliographie/VERBOS%20COPULATIVOS.htm>

4. Même si dans le cas présent le philosophe ne tient pas à l'exhaustivité de son classement, il semble évident que celui-ci est très proche de sa conception logique et discursive du monde en général (cf. Vega y Vega, 2000b).

contraire, sont les qualités qui changent sans peine et se modifient rapidement. Ainsi la chaleur, le froid, la santé, la maladie et toutes choses pareilles. [...] Mais si quelqu'une de ces dispositions mêmes est, par sa longue durée, devenue en quelque sorte naturelle, irrémédiable ou tout à fait immuable, alors on peut l'appeler une véritable capacité. [...] Ainsi, la disposition diffère de la capacité en ce que l'une est mobile, tandis que l'autre est plus durable et moins changeante.

Deux facteurs nous permettent de distinguer respectivement la *capacité* de la *disposition* : le temps (la durée) et la possibilité ou non de changement<sup>5</sup>; les deux d'ailleurs étant liés entre eux puisque pour Aristote le temps est « un type de mouvement » (*Phys.* IV, 11, 219a 10). Ensuite, Aristote introduit un autre type de qualité, les affections [*páthos*] :

Un troisième genre de qualité se forme des qualités affectives et des affections. Telles sont la douceur, l'amertume, l'âcreté, et toutes les choses de même ordre; elles sont encore la chaleur, le froid, la blancheur, la noirceur. [...] elles sont dites qualités affectives, parce que relativement aux sensations qu'elles nous donnent, chacune de ces qualités produit une affection particulière; ainsi la douceur cause une affection sur le goût, la chaleur sur le toucher, et de même pour les autres [...] Il est évident en effet que souvent des affections produisent des changements de couleurs. La honte fait rougir, la crainte fait pâlir, et ainsi du reste.

L'enjeu ici était de taille et Aristote réussit le pari linguistique de séparer une conception de l'éternel et de l'immuable, par rapport au principe du devenir (*semper vs quotidie*; « toujours » vs « tous les jours »)<sup>6</sup>. Par ailleurs, et relativement à la notion de *páthos*, Aristote (qui était en fait le fils du médecin de Stagire) fait entrer en jeu non seulement l'acte extérieur de la sensation (l'action de toucher, goûter...), mais aussi la perception interne, l'impression proprement dite (lisse, sucré...), ce qui implique et engage l'individu dans son propre acte de perception.

Nous pourrions résumer cette présentation d'une manière graphique dans la figure 1, où a) serait la *capacité*, b) la *disposition* et c) l'*affection* :

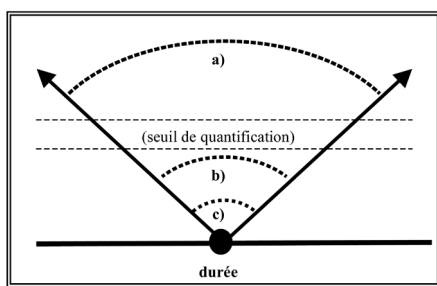


Figure 1

Cette structuration des données s'avère très utile pour la distinction entre *ser* et *estar*. En effet, ce qu'Aristote entend par *capacité* représente la qualité attributive essentielle,

5. En relation avec l'immuable et le définitif (très proche donc de la notion de *héxis*), Aristote introduit deux autres types de qualité : a1) la qualité en fonction de l'aptitude, les métiers, les fonctions, les occupations habituelles (*Cat.*, 9a 13-26); a2) les qualités qui définissent les objets en fonction de la forme, figure, dimension, etc. (*Cat.*, 10a 10-16).

6. À propos du « continuum de la réalité extralinguistique », voir O. Soutet, (2005 : 167 sq.).

définitionnelle et caractéristique que nous associons typiquement aux énoncés avec *ser* (B. Pottier *et al.*, 2006 : 260). Les traits de la personnalité, par exemple, et toute autre sorte de capacité naturelle, habituelle ou culturelle, ainsi que les qualités physiques typiques, qui changent pour ainsi dire très peu ou nullement relèvent donc de la *capacité* :

La Terre est ronde; la glace est froide; l'eau est transparente : Marie est intelligente...

Ensuite, nous avons les qualités qui sont davantage soumises au changement et donc qui ont moins de durée. Plutôt que de *dispositions*, nous parlerions volontiers d'*états transitoires*, des périodes ou des étapes pendant lesquelles les êtres sont plutôt dans telle circonstance, mais sans qu'il y ait là une continuité qui devienne habituelle et définitive. C'est là que nous retrouvons des occurrences typiques de l'emploi de *estar* en espagnol :

Paul a été malade pendant deux mois.

Enfin, nous avons aussi des qualités attribuables à des êtres changeant très rapidement, ou à des perceptions fugaces, des instants; ce seraient des *états momentanés*. Et là nous retrouvons toutes les *affections* physiques (le chaud, le froid, le rugueux, le lisse, l'amer, le sucré, etc.), ainsi que, justement, les « états d'âme », et toutes les affections psychologiques :

Paul est blanc de peur et Marie est rouge de colère.

Là aussi, nous voyons se dessiner des cas typiques d'utilisation du verbe *estar* en espagnol (B. Pottier *et al.*, 2006 : 260).

## 2.1. Qualité versus État

Ces catégories logiques nous permettent donc de concevoir une différence sensible entre la notion durable de la *qualité* et la notion transitoire de l'*état*. Justement, la philosophie grecque avait déjà établi des frontières notionnelles entre le *sensible* (les états) et l'*intelligible* (les qualités). Pour ce qui est de la distinction en espagnol, c'est Jean Bouzet qui a très pertinemment senti la portée linguistique de cet enjeu, d'abord en explicitant les conquêtes sémantiques qu'a historiquement accomplies le verbe espagnol *estar* (1953 : 47) :

La noción de *estado*, por oposición a la de *cualidad*, resulta de la aplicación al atributo del nuevo punto de vista que ha logrado la expresión morfológica en la acción y en la situación : serán *cualidad* los caracteres del objeto que permanecen independientes de las circunstancias actuales, y *estado* los caracteres que han tenido comienzo y pueden tener fin, vistos, por consiguiente, bajo el aspecto de duración y valederos sólo para la actualidad.

Et ensuite, en précisant la pertinence de cette distinction (*qualité vs. état*) dans sa *Grammaire Espagnole* (1964 : 247) :

Il est important pour l'emploi de 'ser' et 'estar' de bien distinguer la notion de *qualité* de celle d'*état*. Certains adjectifs expriment en principe une qualité : *long, large, rond, pointu, vertical, etc.*, et comme tels n'admettent que « *ser* » ; d'autres, un état : *sec, plein, vide, humide, content, etc.*, et n'admettent que « *estar* ». Mais un certain nombre, *clair, sombre, gros, etc.*, ont un sens

qui peut se manifester sous l'un ou l'autre de ces deux aspects. L'espagnol distingue toujours ces deux aspects en employant « *ser* » ou « *estar* », selon la nuance envisagée.

Il serait donc très utile pour le cas de l'apprenant français de pouvoir se servir consciemment de cette distinction : la *qualité* (définitionnelle, classifiante et abstraite) et l'*état* (circonstanciel, contingent et concret). Nous pourrions les représenter de la façon suivante (figure 2) :

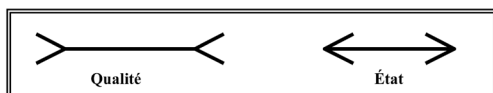


Figure 2

La qualité ainsi conçue reste infinie, ouverte, de plus en plus durable, même si elle se rapporte parfois à une situation concrète et passagère mais qui, considérée en elle-même, continue de rester absolue, interminable, comme éternelle tant qu'elle dure. C'est donc le *définitionnel momentané*, très fréquent dans la communication : « En ce moment, il est le meilleur dans son domaine. » Par contre, l'*état* est toujours déterminé, borné par la situation : « Oh, le papier cadeau est tout froissé ! » Or l'avantage qu'il convient de souligner ici, c'est que la langue française est capable d'elle-même, non seulement de sentir ou de percevoir cette distinction, mais de l'établir sans ambiguïté. C'est ainsi, par exemple, que H. Bénac dans son *Dictionnaire des Synonymes* (1982) définit le concept *être* :

*Être*, général et abstrait, se dit, sans détermination, de tout ce qui peut exister même en puissance ou en idée, et le fait considérer par ses qualités essentielles : *Les dieux grecs tiennent leur être de l'imagination du peuple. – C'est la pensée qui fait l'être de l'homme* (Pascal). *Existence* marque la présence actuelle, en fait, et de plus l'état, surtout en parlant de ce qui a eu un commencement, et peut avoir une fin ; c'est la forme de l'être ou sa réalisation apparente et locale en un certain point de la durée, la réalité actuelle : *Dieu nous donne l'être et nos parents nous donnent l'existence. Notre être c'est ce que nous sommes, notre existence c'est notre vie* (Lafaye).

Cet état des choses a été rendu possible par suite de l'évolution historique du verbe *être*. C'est ainsi que le confirme Ch. Touratier (2006 : 169) :

Qu'il y ait eu une évolution qui ait ainsi affaibli le verbe *être* d'existence en copule *être* n'empêche nullement de dire qu'en synchronie il y ait deux verbes *être* homonymes, puisque l'un signifie l'existence et l'autre un simple lien attributif, puisque l'un est sémantiquement monovalent, et l'autre sémantiquement bivalent.

Nous constatons par ailleurs que le terme français *état* peut devenir porteur d'une durée considérable. En effet, le français est capable de distinguer entre « être en *état* de... » d'une part, et « untel, horloger de son *état*... », de l'autre (valeurs transitoire vs. définitoire). Il n'en demeure pas moins que l'utilisation la plus fréquente, et peut-être la plus intuitive du terme *état*, reste circonscrite, délimitée, bornée, et notamment liée à une situation d'énonciation déterminée (cf. *Petit Robert, Trésor de la langue*, etc.). C'est alors et tout spécialement qu'elle se sert de l'expression « être en *état* de... », ou

bien des constructions circonstancielles similaires, et tout particulièrement à l'aide de la séquence « être + en », que nous avons définie comme « structure en récipient »<sup>7</sup>. Elle peut présenter plusieurs variantes, mais elle affiche toujours une cohérence situationnelle très caractéristique : « Oh, vous êtes très en beauté aujourd'hui, mademoiselle ! »

Parvenus donc à ce point, il arrive que l'on se demande pourquoi alors en espagnol on dit normalement « *Soy feliz* »<sup>8</sup>. Là aussi, nous croyons que le français pourrait nous venir en aide, en y apportant de précieux éléments de réponse. Même si dans le fragment qui suit, J.-J. Rousseau (1999 : 29-30) va se servir du terme *état* comme synonyme de ce que nous venons de considérer comme *qualité* (ou *état* longuement durable, habituel, définitionnel), nous considérons la réflexion « grammaticale » qu'il nous propose comme la plus révélatrice que nous ayons trouvée concernant cette distinction :

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouissances et des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire et me touche le plus. Ces courts moments de délire et de passion, quelque vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant, et par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état ; et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs, mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme, au point d'y trouver enfin la suprême félicité. Tout est dans un flux continu sur la terre : rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles [...] Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être [...] et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière : tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux.

Rousseau utilise donc le terme *état* au sens de la *qualité* (Bouzet), de la *capacité* (Aristote)<sup>9</sup>. Pour cette notion « définitionnelle », c'est le verbe *être* en tant qu'opérateur copulatif de la *permanence* logique (et non pas le verbe de la *contingence* physique, distingués par Bénac) qui se propose comme le représentant *ad hoc* par excellence. En fait, le philosophe de la nature distingue parfaitement bien les nuances qui valent aussi pour l'espagnol : « Le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs, mais un *état simple et permanent*, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme, au point d'y trouver enfin la *suprême félicité* » (*ibid.*, nous soulignons).

Ainsi donc, à partir de cette conception de la *qualité*, nous pourrions élaborer ces deux réflexions qui prennent le corps humain au moment de sa prise de parole comme

7. Vega y Vega, 2009 : 225. D'une façon abstraite et absolue, la notion d'*état*, si durable soit-elle, se définit très précisément par une délimitation de son « espace », par les contours de ce « récipient ». (cf. « ÉTAT : Aspect général sous lequel se présente quelque chose, manière d'être de quelque chose dans ce qu'il a de durable : *Véhicule en bon état* », *Larousse.fr*).

8. L'espagnol actuel dit également « *estoy feliz* » au sens non pas de « je suis (un homme) heureux », mais plutôt de « je suis content/satisfait (en ce moment) ».

9. Justement, Jean Tricot (1989 : 42), dans une nouvelle traduction du texte d'Aristote (*Cat.*, 8b 27), traduit le grec *héxis* par le français *état*.

centre de référence, comme siège des perceptions et des énonciations.

a) La première en est que, plus on est proche du changeant, plus on est proche du moment de l'énonciation, du temps zéro ( $t_0$ ). Par contre, plus on s'en éloigne vers le durable, le stable voire le définitif ou l'immuable, plus ce ( $t_0$ ) n'est pas pertinent. Nous sommes donc devant la naissance des deux présents linguistiques : le présent actuel (*hic et nunc*), et le présent habituel voire gnomique (*urbi et orbi... et maneat semper*). L'actuel verbe *être*, devenu un mixte de verbe copulatif opérateur logique et de verbe plein prédicatif plutôt que simplement attributif, se partage donc entre ces deux présents en faisant valoir tour à tour cette double nature, tantôt habituelle tantôt actuelle, mais rarement les deux en même temps.

b) La deuxième en est parallèle : plus on est proche du changeant, plus on est proche du situationnel concret et spécifique, alors que plus on s'en éloigne vers le durable, le stable voire le définitif ou l'immuable, plus cet unicontextuel s'évanouit donnant lieu au répétitif, au général voire à l'abstrait. Le momentané est donc très sensible au référentiel environnant, alors que le général peut en faire justement abstraction. La durée et la stabilité assurent un principe cognitif de classement, codifient les sensations comme essentielles, caractéristiques, susceptibles de constituer des savoirs et des connaissances solides et fiables.

Ailleurs nous défendons *in extenso* la thèse que ceci est le fruit d'une hybridation durable entre les deux verbes médiévaux *ester* et *estre*, de sorte que l'ancien verbe *ester* (< *stare*) introduira volontiers les valeurs du moment actuel<sup>10</sup>, en les explicitant bien davantage que ne le fera *estre*, ce qui à terme permettra le clivage entre les valeurs au-dessus et en dessous de notre « seuil de quantification » : *être* + « en général » vs *être* + « en ce moment ». Par exemple, dans un énoncé tel que « Les oranges sont acides », nous retrouvons toute la différence entre des adjectifs fonctionnant, ou non, comme épithètes. Or, c'est justement cette double nature du verbe *être* à en décider. D'une part, nous avons affaire à un usage générique du verbe : *Les oranges sont* (par définition) *acides*. De l'autre, nous en avons un emploi spécifique, concret, actuel : *Les oranges (i.e., ces oranges) sont* (particulièrement / encore) *acides*. Le premier cas est théorique et notionnel, il dégage une connaissance de validité générale ; le second cas est unicontextuel, c'est une affaire de saveur personnelle, et donc diversement partageable. Pour être proféré, le premier énoncé n'exige pas forcément une expérience sensorielle immédiate, le second si ; c'est du rhématique pur, ce qui n'arrive pas dans le premier cas. Celui-ci *définit*, le second *con-state*<sup>11</sup>.

10. Cf. « *Com vous esta ?* » Comment allez-vous ? (*Chronique des ducs de Normandie*) ; « *Mal li estait* » Il va mal (*Garin de Loerens*) » (E.-A. Escallier, 1856 : 563). Cf. Vega y Vega, 2008, 2009.

11. Le verbe anglais *to be* admettrait *grosso modo* un tel traitement.

## 2.2. « Soyez prudents et attentifs »

Analysons maintenant un type de construction en coordination qui est bien fréquente en français, et dont voici un exemple concernant la réglementation du trafic en ville :

La nouvelle signalisation entrera officiellement en vigueur le lundi 16 avril 2007. Entre-temps, les automobilistes sont priés d'être prudents et attentifs aux codes de la route<sup>12</sup>.

Disons *grosso modo* que, en français, il y aurait trois types de constructions d'adjectifs en coordination : une première, possible et acceptable, véhiculant des adjectifs qui obéissent à une même catégorie notionnelle, dont l'exemple :

Le monoxyde de carbone (CO) est un gaz asphyxiant très toxique, d'autant plus dangereux qu'il est incolore, inodore, insipide et non irritant<sup>13</sup>.

Une deuxième construction également possible mais qui fait figure, et qui est en principe moins fréquente, étant donné la double nature des éléments mis en présence (« Elle est blonde et fatiguée »). Enfin, une troisième catégorie d'énoncés presque impossibles et contradictoires, vraiment surréalistes (« le café est amer et sucré\* »), le générique et le spécifique y entrant mutuellement en conflit.

Pour ce qui est de notre exemple du trafic, nous constatons en effet qu'il fait partie du second groupe, car il combine deux notions différentes. D'une part, avec le premier adjectif, on vise les qualités « internes » et « intrinsèques », relatives à la *personnalité* des conducteurs, alors qu'avec le second adjectif, on se réfère à l'état, à l'attitude « externes », circonstanciels qu'ils doivent assumer. Par ailleurs, notre exemple montre bien que le complément « aux codes de la route » est seulement compatible avec « attentifs ».

Il faudrait convenir que, dans ce type d'énoncés, un recours à l'ellipse du verbe s'imposerait. Cette ellipse s'expliquerait entre autres pour des raisons historiques (cf. Vega y Vega, 2008, 2009). Nous aurions alors : « *Soyez<sub>1</sub> prudents et (soyez<sub>2</sub>) attentifs* ». Le corollaire en serait que le premier *être* n'est pas de même nature que le second, même si dans la construction syntaxique ils semblent se neutraliser. En réalité, la *qualité* intrinsèque ne se correspond pas avec l'*état* circonstanciel. Cela s'explique par le fait que, dans les cas où l'information logique n'est pas mise en contradiction par la coordination syntaxique, nous pouvons voir apparaître en français ce type de constructions : « Le mur est blanc et crevé », même si c'est toujours au prix de créer peu ou prou une sorte de « figure bi-notionnelle ». En effet, l'espagnol (qui n'admet nullement le recours à l'ellipse) va nécessairement expliciter ces deux catégories par ses deux verbes différents : « *Todos los conductores tendrían que ponerse los cinturones de seguridad, respetar las normas, ser prudentes y estar* ».

12. Il s'agit d'un communiqué électronique de la ville de Montréal, concernant la sécurité routière : [http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/ARR\\_VER\\_FR/MEDIA/DOCUMENTS/NOUVELLE\\_SIGNALISATION-%20AUDITORIUM2.PDF](http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/ARR_VER_FR/MEDIA/DOCUMENTS/NOUVELLE_SIGNALISATION-%20AUDITORIUM2.PDF)

13. Exemple pris dans le site : « Attention au monoxyde de carbone, inodore, incolore, mais mortel » : <http://www.enviscope.com/16029-monoxyde-carbone-intoxication-chauffage.html>

atentos<sup>14</sup>», ainsi que l'italien : « *E vero, i pericoli in agguato per il popolo delle due ruote sono sempre tanti. Bisogna stare attenti. Bisogna essere prudenti* »<sup>15</sup>. Cette double notion linguistique (*qualité vs état*), même si elle est véhiculée sous une seule forme verbale en français, serait en tout cas repérable :

- Oh, vous êtes très gentil...
- Oui, je suis gentil, mais fatigué.

On le voit, ce « mais » (très dans la ligne des travaux sur l'argumentation dans la langue et la polyphonie, d'O. Ducrot) marquerait en fait une frontière entre deux notions différentes au sein d'une même forme verbale. D'une part, une acception « interne et indépendante » (Pottier, 1975 : 52), c'est-à-dire, « un point de vue interne qui ne dépend pas de circonstances externes » (Pottier *et al.*, 2006 : 259), qui se construit avec l'adjectif « gentil ». De l'autre, une nuance verbale « relative et dépendante » (Pottier, 1975 : 52), véhiculant un « point de vue externe qui dépend de circonstances externes » (Pottier *et al.*, 2006 : 259), et qui se construit donc avec « fatigué ».

Étant donné que le verbe français *être* est donc devenu un seul paradigme reliant en lui-même ces deux notions, ce sont souvent les adjectifs l'accompagnant qui vont expliciter davantage cette différence : *être intéressant vs intéressé; ivrogne vs ivre; mortel vs mort; solitaire vs seul, etc.* Cette spécialisation – qui était d'abord sémantique et qui ensuite est devenue syntaxique<sup>16</sup> –, va nous mettre directement sur la voie de notre second critère.

### 3. LA POSSIBILITÉ OU NON DES CONSTRUCTIONS QUANTITATIVES

Nous avons considéré comme phrases quantitatives celles qui se servant de la copule *être* admettent une *identité* et une certaine réversibilité entre le sujet et l'attribut. Quand il n'y a pas de différence contextuelle entre des énoncés tels que : a) *Toute sa vie durant, Pierre a été courageux* et b) *Toute sa vie durant, Pierre a été (un homme) courageux*, les deux énoncés présentent une nature quantitative, et donc seul *ser* est possible en espagnol (cf. Vega y Vega, 1992, 129-138).

Tout autre est la situation suivante : c) *À cette occasion, Pierre a été courageux*. Là, nous constatons que c'est plutôt l'exceptionnel qui l'emporte, car il est très probable que le courage n'est pas l'une des qualités typiques de Pierre (*En esa ocasión Pedro estuvo valiente*). Compte tenu de ce qui reflète notre figure 1, nous avons pu parler d'un certain « seuil de quantification » (Vega y Vega, 2009 : 229) qui permet l'apparition ou non de ce type de constructions syntaxiques. Et c'est par là que passerait la distinction en

14. Cf. « Seguridad vial », *Revista de la Investigación Europea*, 37, mai 2003, en ligne : [http://ec.europa.eu/research/rtinfo/37/01/print\\_article\\_53\\_es.html](http://ec.europa.eu/research/rtinfo/37/01/print_article_53_es.html)

15. « Parla Max Biaggi : lo uso lo scooter ma sono prudente », *Corriere della sera*, 28.05.1996, p. 41 : [http://archiviostorico.corriere.it/1996/maggio/28/Parla\\_Max\\_Biaggi\\_uso\\_scooter\\_co\\_10\\_9605281311.shtml](http://archiviostorico.corriere.it/1996/maggio/28/Parla_Max_Biaggi_uso_scooter_co_10_9605281311.shtml)

16. De même que, à la voix active, nous avons des adjectifs ainsi organisés et différenciés, de même à la voix passive nous avons des participes *téliques* ou non *téliques, résultatifs* ou non *résultatifs*, passives *d'action* et passives *d'état*. (Cf. Vega y Vega, 2009, 236.)

français. Ainsi pouvons-nous dire que « Rousseau est (un homme) heureux », alors que nous ne pouvons pas dire en français « Paul est (un homme\*) ivre ». La raison en est que le critère de la *capacité (qualité)* est au-dessus dudit seuil, alors que les *dispositions (états)*, affections ou les impressions actuelles, en sont en dessous :

- La lampe est (un objet) métallique. **Qualité (a)**
- La lampe est (un objet\*) éteinte. **État (c)**

Pourtant, ce que les énonciateurs francophones peuvent toujours faire, c'est de prendre la situation actuelle, quelque unique et momentanée qu'elle soit, comme un tout immuable, et donc procéder à une équation du type : *À cette occasion, Pierre a été (un individu) courageux*. C'est cela la *définition momentanée*. Une qualité nécessairement et explicitement substantivée. Dès lors, une seule et toujours la même option sera possible en espagnol (*ser*) : *En esa ocasión Pedro fue (una persona) valiente*. Il est partant décisif que l'apprenant soit en mesure de reconnaître la différence que sa propre langue établit entre :

- a) Elle est inquiète
- b) Elle est (une personne) inquiète.

En règle générale, on peut dire que, pour ces constructions quantitatives, c'est le verbe copulatif pur (l'opérateur logique) qui a donné le modèle à suivre. C'est cette *nature identificatrice* qui a permis l'apparition des constructions équationnelles, emphatiques, clivées, etc., du type, « Ce n'est pas lui qui l'a fait », etc. En tout cas, il n'y a aucun problème de confusion en espagnol dans la mesure où toutes ces constructions quantitatives (et équationnelles) ne peuvent jamais se construire avec *estar*. C'est seulement *ser* qui peut y être utilisé. Par contre, dans certains cas bien situationnels où ce sont justement la perception et la sensation momentanées qui entrent en jeu, les constructions quantitatives sont incompatibles. Du coup, seul le verbe *estar* y est de mise : « Dieu merci vous êtes (une personne\*) vivante ! » Voilà donc à l'œuvre la « structure en récipient » : « vous êtes en vie ! »

### 4. PRAGMATIQUE ET COGNITIVISME. DEUX ACTES DE PAROLE AVEC ÊTRE

Nous l'avons signalé à plusieurs reprises, ailleurs comme ici. Puisque la sémantique du verbe *être* ne semble pas permettre *a priori* – il faudrait insister sur cet *a priori*<sup>17</sup> – une distinction

17. Benveniste (1966 : 63) avait signalé que « nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler ». C'est pour cela que le verbe *être* actuel serait si « imprécis »... En effet, en tant qu'apprenants des langues étrangères, nous savons tous que, tant qu'il n'y a pas de forme « visible à l'esprit », il ne semble pas exister le besoin d'une réflexion consciente ou explicite sur les nuances ou concepts sous-jacents. On a du mal à en décider. Il nous faut des signes qui balisent notre parcours (*ser* ou *estar*, *to lose* ou *to miss*, *désirer* ou *souhaiter*, *attendre* ou *espérer*, *bisogna* ou *ci vuole*, *complimenti* ou *auguri*, par exemple). Comme le dit G. Deleuze (1986 : 117-118), « La pensée n'est rien sans quelque chose qui force à penser, qui fait violence à la pensée. Plus important que la pensée, il y a ce qui "donne à penser"... [or] Ce qui force à penser c'est le signe ». Voici un autre cas de l'hypothèse whorfienne du « Thinking for speaking » de Slobin (1996 : 70-96).

*aisée entre ser et estar*, ce sera toujours l'énonciateur qui devrait y établir la différence. En effet,

Seule la combinaison d'un contexte et d'une situation d'emploi avec l'intention du sujet parlant permet de choisir entre « ser » et « estar » (Pottier *et al.*, 2006 : 262, nous soulignons).

Le jugement du locuteur est comme toujours la véritable clé du choix d'un des deux verbes (Freysselinard, 1990 : 43).

Cela veut dire que l'usager francophone devrait, avant tout et dans sa propre langue, se mettre consciemment dans un tel état d'esprit. C'est pour cette raison que la mise en place d'une batterie d'actes de parole, sous-tendue par leur correspondante visée cognitive, s'avérerait un précieux outil conduisant à cette prise de conscience des opérations linguistiques que le verbe *être* est susceptible de réaliser (cf. Vega y Vega, 2000a et 2006). Un premier travail de champ en ce sens étant effectivement accompli, il nous a été permis de dresser un « tableau général du verbe *être* » (Vega y Vega, 2006 : 965), qui nous permet de confirmer que c'est justement par cette apparente indéfinition sémantique entre la *qualité* et l'*état transitoire*, que passe la frontière entre ce que nous appelons techniquement l'acte de parole de l'*identification* et celui de la *constatation*<sup>18</sup>. *Insistons sur le fait que seul le présent de l'énonciation (t<sub>0</sub>) est « sensible, et en contact direct » avec la réalité extralinguistique, et que c'est justement ce « contact » (ce constat) ce que nous voulons verbaliser par l'acte de parole ainsi nommé justement : « con-station ».* *Donc, il ne faudrait pas se leurrer : « je suis bien » comporte deux acceptions verbales différentes et incompatibles : je suis (quelqu'un de) bien; je suis (je vais) bien*<sup>19</sup>.

En effet, on ne dit pas de l'homme qui rougit de honte qu'il a le teint rouge, ni de celui qui pâlit de peur qu'il a le teint pâle : on dit plutôt qu'ils éprouvent quelque affection. Ce sont donc des affections et non des qualités (Aristote, *Cat.* 9a 30-33, trad. Tricot).

Par conséquent, ce ne peut être la même opération, ni mentale ni verbale (« seuil de quantification » oblige) de dire :

	Identification	Constatation
La neige est blanche	(+)	(-)
La neige est sale	(-)	(+)
La rue est pittoresque	(+)	(-)
La rue est vide	(-)	(+)
Cette femme est intelligente	(+)	(-)
Cette femme est enceinte	(-)	(+)
Socrate est mortel	(+)	(-)
Socrate est mort	(-)	(+)

18. Cf. Vega y Vega, 2000a : 375-378. Par rapport au classement de J. R. Searle, il s'agit *a priori* des « actes de langage assertifs » (1982 : 52), même si par la nature polyvalente du verbe *être* justement, ils peuvent aussi élargir leur portée, et devenir souvent des « actes expressifs », etc.

19. Dans un film d'action, nous avons retenu cette question (paraphrasée par une reformulation métalinguistique) que le seul verbe *être* semblait laisser dans l'ambiguïté : – *Et il est comment ? Je veux dire, dans quel état ?* (t<sub>0</sub> + dans + état = structure en récipient).

C'est ainsi que le statut des informations véhiculées par les énoncés attributifs à verbe *être* peut se décomposer *grosso modo* en deux grands sous-groupes bien distincts. Ils se correspondent en général avec nos exemples, qui produisent soit des *identifications*, soit des *constatations* mais difficilement les deux à la fois, l'indécidable pouvant parfois apparaître. Or justement, c'est pour éviter cette indécision que ce travail doit être réalisé d'autant plus consciemment en français. Certes, on pourrait toujours énoncer : « Cette femme est (une femme) enceinte. » Insistons : ceci n'est plus une *constatation* au sens technique, mais une *identification*, un classement (donc, seul *ser* est possible en espagnol). D'ailleurs, ce n'est pas cela ce que *voulait dire* (ce que voulait « faire » en le disant) le premier énoncé. Ensuite, cette substantivation produit une espèce de mise en abyme entre les deux verbes *être*, dont le premier devient tautologique et partant inutile : *Cette femme est<sub>1</sub> une femme qui est<sub>2</sub> enceinte...* C'est pour des cas de *constatations* que l'on utilise populairement des énoncés du type : « Cette radio est bousillée, elle est naze. » Inversement, c'est en cherchant à établir un jugement de valeur, un classement, c'est-à-dire une *identification* (parfois apriorique), que l'on dit : « T'es gonflé, toi<sup>20</sup> ! » Par ailleurs, Bouzet nous rappelait que, pour un certain nombre de cas, l'espagnol admet volontiers les deux constructions (La nieve *es/está* blanca. La situación *es/está* clara), ce qui n'abolit nullement la différence qu'implique chacune d'entre elles (*identification/constatation*).

Cela démontre bien que la construction syntaxique de quantification est au service d'une visée sémantique, cognitive et pragmatique très concrète : l'*identification*. Inversement, pour que cette visée réussisse, elle y impose une contrainte syntactico-logique irréversible : la *quantification*, la construction substantive. La frontière passe justement par là.

Comparons :

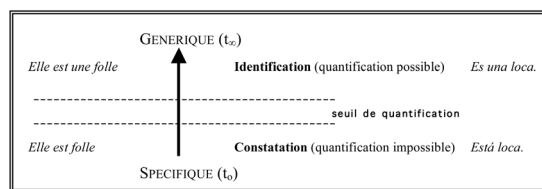


Figure 3

En fait, la nouveauté de l'approche cognitive vient confirmer en quelque sorte l'état de la question ici exposée. Lors du traitement de l'information qui parvient dans le cerveau de l'observateur-locuteur, plusieurs processus se mettent en marche : perception sensorielle de stimuli à un moment donné, reconnaissance conceptuelle, etc. Pour y parvenir, il est nécessaire une opération d'inférence sollicitant l'activité de mémoire (activation des informations pertinentes stockées en réseau). C'est cette mise en relation inférentielle qui permet de verbaliser ces données immédiates : *Zut alors ! Cette bière est*

20. Ces deux derniers exemples ont été entendus à la télévision. Dans le premier, la substantivation transformerait la nature de l'énoncé, ainsi que l'attitude de l'énonciateur. Par contre, dans le second, elle est possible sans que le vouloir dire du locuteur ne change pas pour autant (*tu es une personne hardie, osée, mal élevée, etc.*).

*chaude ! Garçon s'il vous plaît... Voilà un modèle typique de constatation. Cet acte pourra donc répondre soit à un constat propre au locuteur, un « symptôme » : je suis vieux pour ça, soit il peut être le résultat d'une « observation » sur les autres ou la réalité : tu es éblouissante dans cette robe ! On le voit, plus le recours à la situation actuelle est pertinent, plus le type d'inférence sera de nature inductive, parfois même à la limite de l'intuitif pur (cf. Urdapilleta & Bernard, 2002).*

Inversement, moins la situation concrète sera nécessaire, et plus les activités de mémoire et de calcul seront utilisées (généralisation, catégorisation, classement, abstraction) et donc plus l'inférence sera de nature déductive, applicable à partir d'une majorité de situations différentes constituant nos réseaux cognitifs. Le travail en dehors du contexte empirique donne lieu aux langages abstraits, symboliques, algorithmiques, aux sciences dites « exactes », qui n'ont pas besoin de la réalité contingente pour s'appliquer et pour faire des découvertes « lointaines ». Loin de l'existentiel tangible et sensoriel, les processus mentaux sont de plus en plus complexes et élaborés. *L'univers est infini... Voilà un modèle type d'identification. L'aboutissement de la démarche est justement l'arrivée au métalinguistique, à l'autonymique : « C'est ce qu'on appelle... »*

En voici une représentation graphique :

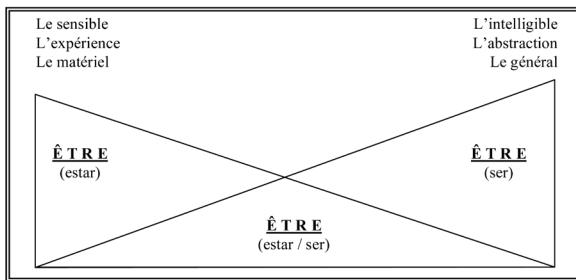


Figure 4

#### 4.1. Deux exemples littéraires et deux exemples en philosophie

Pour preuve, voici deux exemples pris chez García Márquez (1968), qui soulignent très nettement la différence sensible et perceptible entre, d'une part, les opérations d'identification, l'intelligible (1968 : 12) :

1) [Melquiades] lui laissa en outre quelques cartes portugaises et plusieurs instruments de navigation. Il écrivit de sa propre main un condensé très serré des études du moine Hermann, afin qu'il pût se servir de l'astrolabe, de la boussole et du sextant. José Arcadio Buendía passa les longs mois de la saison des pluies cloîtré dans son cabinet [...] il passa des nuits entières dans la cour à surveiller le cheminement des astres [...] Quant il se fut rompu à l'usage et au maniement de ses instruments, il acquit une certaine connaissance de l'espace qui lui permit de naviguer sur des mers inconnues [...] Ce fut vers cette époque qu'il prit l'habitude de parler tout seul [...] Subitement [...] son activité fébrile s'arrêta net et fit place à une manière de fascination. Enfin, un mardi de décembre, à l'heure du déjeuner, il se libéra d'un coup de tout le poids de ses tourments. Les enfants devaient se rappeler toute leur vie avec quelle auguste solennité leur père

prit place au haut bout de la table, tremblant de fièvre, ravagé par ses veilles prolongées et son imagination exacerbée, et leur révéla sa découverte.

– *La terre est ronde comme une orange.*

Et, de l'autre, les attitudes qui relèvent de la constatation, le sensible (1968 : 26) :

[Les enfants] s'étaient mis dans la tête que leur père les emmènerait voir la merveilleuse invention [...] Ils insistèrent tellement que José Arcadio Buendía paya les trente réaux et les conduisit jusqu'au centre de la tente où se tenait un géant [...] Dès que le géant en eut soulevé le couvercle, le coffre laissa échapper un souffle glacé. À l'intérieur, on ne voyait qu'un énorme bloc translucide renfermant une infinité d'aiguilles sur lesquelles venaient exploser en étoiles multicolores les clartés du couchant. [...] Sans comprendre, José Arcadio Buendía tendit la main vers le bloc mais le gitan arrêta son geste. « Cinq réaux de plus pour toucher » [...] José Arcadio Buendía paya et put alors poser la main sur la glace, et l'y laissa plusieurs minutes [...] il paya dix autres réaux pour permettre aux enfants de connaître cette prodigieuse expérience. Le petit José Arcadio refusa d'y toucher. Aureliano, en revanche, fit un pas en avant, posa la main dessus et la retira aussitôt : « *C'est bouillant !* » s'exclama-t-il avec frayeur<sup>21</sup>.

Cela confirme que le verbe *être* conserve, en les combinant, ses deux natures (et en quelque mesure aussi, ses deux origines) : d'une part, la copule « aérienne » (*essence*) ; de l'autre, le verbe « terre à terre » (*existence*). C'est sans doute cette double nature – lexicale tout aussi bien que notionnelle et pragmatique –, ce qui a également permis l'apparition de deux parmi les plus grands systèmes philosophiques qu'a connus l'histoire du français, et qui ont pu cristalliser, justement grâce à la puissance et à la souplesse verbale de la langue française en elle-même, et de son verbe le plus fréquent. L'analyse linguistique ne démontrant donc que ce que le littéraire ou le philosophique développent et confirment. D'une part, le paradigme du *cogito* (Descartes, 1951 : 62-63) :

Je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle. En sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait pas d'être tout ce qu'elle est.

De l'autre, la notion d'*existence* chez Sartre (1946 : 21) :

... il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme ou, comme dit Heidegger, la réalité-humaine. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien.

## 5. CONCLUSIONS

Nous pouvons désormais mieux concevoir que si le verbe *être* admet plus d'un avatar dans son fonctionnement, et

21. Pour l'identification « La tierra es redonda como una naranja » (2007 : 12-13), et pour la constatation « Está hirviendo » (2007 : 27-28). La longueur des deux citations nous permet de saisir clairement les deux processus cognitifs foncièrement différents fournissant chacun son acte de parole autonome.



démontre de surcroît certaines incompatibilités internes, c'est bien parce que, malgré les apparences de la langue actuelle, il ne s'agit pas partout d'« un seul et même verbe ». Il n'y est pas question seulement de polysémie<sup>22</sup>. Ajoutons que les langues romanes ont peu ou prou développé ce double comportement verbal de façon similaire : en convoquant au moins deux verbes différents. Seulement, le français les a intégrés de très bonne heure dans un seul paradigme, qui par la suite a enclenché une convergence encore inachevée de nos jours. L'apprenant francophone a donc grand intérêt à comprendre tout d'abord ces différences dans sa langue maternelle actuelle, et ensuite à y travailler en sachant les maîtriser consciemment.

Ainsi, les relations de réciprocité que l'actuel verbe français *être* entretient avec les deux verbes espagnols *ser* et *estar* pourraient-elles être mieux étudiées, voire clarifiées, grâce à l'approche intégrée ici présentée. Par conséquent, cette « triple mais une » prise de conscience de l'usager francophone à propos de la particularité de son propre verbe *être*, serait à notre avis un atout essentiel avant de, et en vue de, considérer la distinction en espagnol.

En guise d'illustration récapitulative, nous proposons le tableau suivant :

Être	Logique	Syntaxe	Pragmatique	Espagnol
Opérateur logique	Qualité	Construction quantitative (+)	Identification	Ser
Verbe prédicatif	État	Construction quantitative (-)	Constatacion	Estar

**Jorge Juan VEGA y VEGA**  
Universidad de Las Palmas de Gran Canaria

## BIBLIOGRAPHIE

J. Alcina et J. M. Bleca, *Gramática Española*, Barcelone, Ariel, 1975.  
Aristote (1892), *Œuvres complètes*. Trad. fr. Jules Barthélemy de Saint-Hilaire, Paris, F. Alcan.  
— (1989), *Organon*. Trad. fr. Jean Tricot, Paris, Vrin.  
Bénac H. (1982), *Dictionnaire des synonymes*, Paris, Hachette.  
Benveniste É. (1966), *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, coll. Tel.  
Bouzet J. (1953), « Orígenes del empleo de *estar*. Ensayo de sintaxis histórica », *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, 4, Madrid CSIC, p. 37-58.  
— (1964), *Grammaire espagnole*, Paris, E. Belin.  
Deleuze G. (1986), *Proust et les signes*, Paris, PUF.  
Descartes R. (1951), *Discours de la méthode* (1637), Paris, Union Générale d'Éditions.  
Escallier E.-A. (1856), *Remarques sur les patois, suivies d'un vocabulaire latin français inédit du xiv<sup>e</sup> siècle*, Douai, Wartelle.

Falk J. (1979), « Visión de *norma general* versus visión de *norma individual*. Ensayo de explicación del uso de *ser* y *estar* con adjetivos que denotan belleza y corpulencia », *Studia Neophilologica* 51, p. 275-293.  
Fernández López J. (2009), « Verbos copulativos *ser* y *estar* » *Kopulaverben – Kopulaersätze* – <http://culturitalia.uibk.ac.at/hispanoteca/Bibliographie/VERBOS%20COPULATIVOS.htm>  
Freysseilard, E. (1990), *Ser y Estar. Règles, exercices, lexique*, Paris, Ophrys.  
García Márquez, G. (2007), *Cien años de soledad* (1967), Madrid, RAE.  
— (1968), *Cent ans de solitude*. Trad. fr. Claude et Carmen Durand, Paris, Seuil.  
Molina Redondo J.A. et J. Ortega Olivares (1987), *Usos de Ser y Estar*, Madrid, SGEL.  
Monge F. (1959), « *Ser y estar* con participios y adjetivos », *Actas do IX Congresso Internacional de Linguística Românica, Boletim de Filologia*, 18, p. 213-227.  
Navas Ruiz R. (1960), « Construcciones con verbos atributivos en español », *Boletín de la Biblioteca de Menéndez Pelayo*, XXXVI, p. 277-295.  
Porroche Ballesteros M. (1988), *Ser, Estar y verbos de cambio*, Madrid, Arco / libros.  
Rodríguez B. (1982), « L'attribut en espagnol : essai d'une description et classification fonctionnelle », *La Linguistique*, 18-2, p. 33-48.  
Pottier B. (1975), *Gramática del español*, Madrid, Alcalá.  
Pottier B., B. Darbord et P. Charaudeau (2006), *Grammaire explicative de l'espagnol*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin.  
Robbe-Grillet A. (1963), *Pour un Nouveau Roman*, Paris, Minuit.  
Rousseau J.-J. (1999), *Rêveries du promeneur solitaire* (1782), Milan, La Spiga.  
Sartre J.-P. (1946), *L'Existentialisme est un humanisme*, Genève, Nagel.  
Searle J. R. (1982), *Sens et expression. Études de théorie des actes de langage*. Paris, Minuit.  
Slobin D. I. (1996), « From "thought and language" to "thinking for speaking" », in J. J. Gumperz / S. C. Levinson (éd.), *Rethinking linguistic relativity*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 70-96.  
Soutet O. (2005), *Linguistique*, Paris, PUF, coll. Quadrige manuels.  
Urdapilleta I., & Bernard J.-M. (2002), « Quasi-implication in the attribution of verbal descriptors of sensory attributes », *Current Psychology Letters, Behaviour, Brain & Cognition*, 3 (9), p. 21-37.  
Vega Y Vega J. J. (1992), « Ser o no ser. Un acercamiento pragmático a la utilización de *ser* / *estar* en español contemporáneo », in G. Luquet (éd.), *Linguistique Hispanique (Actualité de la recherche)*, Limoges, Pulim, p. 129-138.  
— (2000a), « Fonctions du verbe *être*. Pragmatique, enseignement et traduction (*ser/estar*) », in Englebert A. et al. (éds.), *Actes du XXII<sup>e</sup> Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, IX, p. 373-381.  
— (2000b), *L'Enthymème. Histoire et actualité de l'inférence du discours*, Lyon, PUL.  
— (2006), « *Être, ser y estar. Lingüística y ménage à trois* », in M. Bruña et al. (éds), *La cultura del otro : español en Francia, francés en España – La culture de l'autre : espagnol en France, français en Espagne*, Séville, APFUE – SHF, p. 948-966. [www.culturadelotro.us.es/actasehfi/pdf/4vegatexto.pdf](http://www.culturadelotro.us.es/actasehfi/pdf/4vegatexto.pdf)  
— (2008), *Tour, autour et contours du verbe « être » : morphologie, syntaxe, sémantique*. Conférence de linguistique en Sorbonne (18 décembre). <http://www.sens-texte-histoire.paris-sorbonne.fr/spip.php?article159>  
— (2009), « Les Natures lexicales du verbe *être*. Un essai de modélisation verbale », *Le Français moderne*, n° 2, p. 219-242.

22. « ... il faut poser deux termes distincts que l'on confond quand on parle de "être" [...] il n'y a aucun rapport de nature ni de nécessité entre une notion verbale "exister, être là réellement" et la fonction de "copule" » (Benveniste, 1966 : 187-189).